

Charles PLISNIER



Photo : © A.M.L.

Par Roger FOULON

PROVINCE DE LUXEMBOURG
Service du Livre Luxembourgeois

Tout livre s'il n'est vain, est un brûlot qu'un être lance dans sa nuit pour tenter d'en percer le mystère. Vie, mort, amour, âme, tels sont, quasi toujours, les points essentiels de son interrogation. Pour cette quête, l'auteur ne possède qu'un instrument : les mots, *ces signes qui n'expriment jamais ce qui seul importe, savoir : ce qui ne s'exprime pas... (Roman).*

C'est à l'aide de ce scalpel que durant près de quarante ans, Charles Plisnier ne cessa de pratiquer une autodissection lucide mais combien douloureuse. Sans fin, il largua ses feux grégeois pour essayer de connaître l'inconnaissable. Parfois, s'apercevant avec Valéry que *la pensée est, par essence, impuissante à se tirer de ses propres combinaisons*, il abandonna pour quelque temps l'écritoire et se lança à corps perdu dans le tumulte des humains. Mais, désemparé, il revint chaque fois vers ses gués de prédilection

et, pantelant, continua de scruter le mystère. Car une vie se joue à mille pieds sous la raison (Roman)... Et, jamais, il n'est possible de tout dévoiler. D'où venons-nous? Que sommes-nous? Où allons-nous? Au long d'un demi-siècle d'existence, Plisnier, qui croyait à la chair, aux rêves, à la vie, au peuple, au monde, continua d'errer en cherchant à se trouver. À mille pieds, à cent mille pieds sous la raison. Dans un dédale infini qui tient en un peu de poussière.

Toute l'œuvre de Plisnier est ce récit brûlant d'une quête de soi. Le récit de sa vie et de la vie. La vérité et le mensonge, la beauté et la laideur, les choses visibles et invisibles... *Ire per ea quae videntur et absunt ad illa quae non videntur et sunt...* On passe des choses qui paraissent et ne sont pas aux choses invisibles et qui existent...

Biographie

Charles Plisnier est né à Ghlin (Mons), le 13 décembre 1896.

Quatre ans plus tard, Bernard Plisnier, son père, chef d'une entreprise de mercerie, s'installe à Mons, à la rue Chisaire, avec sa famille. Charles n'a pas onze ans lorsqu'il commence les humanités anciennes à l'Athénée de Mons. Il s'intéresse bientôt à l'écriture et se lie d'amitié avec Herman Grégoire qui signe des poèmes.

Plisnier publie ses premiers poèmes dans *Flamberge*, une revue que dirige Arthur Cantillon. En 1913, il fonde avec Grégoire une revue littéraire, *Ferveur*, et fait paraître une mince plaquette, *Voix entendues*. Il est encouragé par Émile Verhaeren qui séjourne au Caillou-qui-bique, à Roisin. Au cours de la guerre de 14-18, il achève ses humanités, compose une pièce en trois actes, *L'amante*, et tente, en 1917, de passer la frontière hollandaise afin de rejoindre les armées alliées. Il échoue et se réfugie à Bruxelles.

En 1919, il commence des études de droit à l'Université libre de Bruxelles et adhère au communisme. Il fonde la revue *Haro*, littéraire et révolutionnaire, il crée un journal hebdomadaire, *Communisme*, collabore à des publications d'extrême gauche. Il participe, comme délégué de l'association des étudiants socialistes belges, au Congrès International de Genève et adhère à la Troisième internationale.

Il publie plusieurs livres; *La guerre des hommes* (poèmes, 1920), *Réformisme ou révolution* (essai, 1921), etc. Marié en 1921 à Alida Depriez, il est docteur en droit l'année suivante et s'inscrit au barreau de la Cour d'appel de Bruxelles. Il se fixe dans cette capitale, place

Morichar, dès 1923. Dès lors et pendant près d'une décennie, ses activités politiques vont l'éloigner de l'écriture. Il dirige le Secours rouge international, participe à de nombreux congrès, voyage dans toute l'Europe, échappe de justesse à la terreur blanche qui sévit dans les Balkans, est nommé commissaire politique lors de l'insurrection communiste de la Ruhr, participe au Congrès de Moscou et est élu au Praesidium juridique international.

En 1928, aux côtés de Trotsky, partisan de la «révolution permanente» en opposition à la troïka Staline, Zononiev, Kamenev, Plisnier, lors du Congrès d'Anvers de l'Internationale est exclu de celle-ci. L'année suivante, il abandonne même l'opposition trotskyste et s'intéresse de nouveau à la littérature.

Avec le poète Albert Ayguesparse, il fonde une revue, *Prospections*, et rassemble chez lui, tous les mardis, un groupe d'écrivains et de penseurs. *Prière aux mains coupées* paraît en 1930.

Dès lors, il publie régulièrement, fonde diverses revues et écrit pour le théâtre (*La mort d'un enfant*, pièce radiophonique, 1934.) Il abandonne progressivement la poésie pour se consacrer à la prose. Son roman, *Mariages*, paraît en 1936. L'œuvre connaît le succès, mais manque de peu le Prix Goncourt. L'année précédente, son livre de nouvelles, *Faux-passeports* ou les mémoires d'un agitateur, a été publié d'une manière assez confidentielle. Réédité en 1937 par Corrêa (Paris), sera jumelé à *Mariages*, jumelage auquel on attribuera le prix Goncourt 1937. C'est la première fois qu'un auteur étranger reçoit cette remarquable distinction, c'est aussi la première fois que cette récompense est attribuée à deux livres. Plisnier est élu, la même année, au sein de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Il abandonne le barreau et décide de se consacrer entièrement à la littérature. Il quitte la Belgique et s'installe en France, au cœur de la Brie, à Courtacon, au domaine de Montferrat.

Sa carrière de romancier se poursuit abondamment, entrecoupée par la publication de derniers recueils de poèmes. En 1939, paraissent les deux premiers tomes de *Meurtres*. Mais les menaces d'une nouvelle guerre se précisent. Plisnier prend position contre la politique de neutralité de la Belgique. Dans ce but, il fonde avec quelques-uns de ses amis, un journal hebdomadaire, *Alerte*. Dès le déclenchement des hostilités, en 1940, il trouve refuge en Bretagne, puis au cœur du Berry et, finalement, en «zone libre». Il continuera cependant à publier les trois derniers tomes de *Meurtres* (1940 et 1941) et quelques autres titres.

Dès la libération, il milite au sein du Mouvement Européen et, en Belgique, défend la thèse fédéraliste, lors du Congrès national wallon, à Liège. Réinstallé à Montferrat, il continue inlassablement sa tâche d'écrivain, publiant beaucoup et collaborant à d'innombrables journaux et revues.

En 1950, il est élu président de l'Union fédéraliste des minorités et régions européennes. L'année suivante, il participe aux Rencontres internationales de Genève. Mais sa santé s'altère. En mai 1952, il doit s'aliter, puis subir, quelques semaines plus tard, l'ablation de la vésicule biliaire. Il meurt le 17 juillet 1952. Ses funérailles se déroulent le 21 juillet, dans le cadre émouvant de l'abbaye de la Cambre. Il est inhumé au cimetière de Mons. En 1954, se crée, à Bruxelles, la Fondation Charles Plisnier.

Bibliographie

- *Voix entendues*, poèmes, Mons, La Société nouvelle, 1913.
- *L'enfant qui fut déçu*, poèmes, Mons, éd. Flamberge, 1913.
- *La guerre des hommes*, poèmes, Paris, éd. Maison française d'art et d'éditions, 1920.
- *Eve aux sept visages*, poèmes, Bruxelles, éd. Aurore, 1921.
- *Réformisme ou révolution*, essai, Anvers, éd. Ça ira, 1921.
- *Élégies sans les anges*, poèmes, hors commerce, 1922.
- *Brûler vif*, poèmes, hors commerce, 1923.
- *Prière aux mains coupées*, poèmes, Paris, Les Écrivains réunis, 1930.
- *Histoire sainte*, roman, Paris, éd. du Tambourin, 1931.
- *Figures détruites*, nouvelles, Bruxelles, Labor, 1932.
- *Mesure de notre temps*, essai, Paris, éd. Valois, coll. Cahiers Bleus, 1932.
- *Déluge*, poèmes, Bruxelles, Les Cahiers du Journal des Poètes, 1933.
- *Fertilité du désert*, poèmes, Labor, Bruxelles, 1933.
- *L'enfant aux stigmates*, roman, Labor, Bruxelles, 1933.
- *Babel*, poèmes, Bruxelles, Les Cahiers du Journal des Poètes, 1934.
- *Odes pour retrouver les hommes*, poèmes, Bruxelles, L'Églantine, 1935.
- *Faux-passeports*, nouvelles, Paris et Liège, Les Feuilletés bleus, 1935.
- *Périple*, poèmes, Labor, Bruxelles, 1936.
- *Sel de la terre*, poèmes, Bruxelles, Les Cahiers du Journal des Poètes, 1936.
- *Mariages*, roman, Paris, Corrêa, 1936.
- *Sacre*, poèmes, Paris, Corrêa, 1938.
- *Testament*, poèmes, Beyrouth, éd. Revue Phénicia, 1939.
- *Meurtres, t.1 : Mort d'Isabelle*, roman, Paris, Corrêa, 1939.
- *Meurtres, t.2 : Présence du fils*, roman, Paris, Corrêa, 1939.
- *Meurtres, t.3 : Martin*, roman, Paris, Corrêa, 1940.
- *Meurtres, t.4 : Feu dormant*, roman, Paris, Corrêa, 1941.

- *Meurtres, t.5 : Dieu le prit*, roman, Paris, Corrêa, 1941.
- *Ma mère me prend par la main*, poèmes, Nice, éd. des Iles de Lérins.
- *Ave Génitrix*, poèmes, Fribourg, éd. Librairie de l'Université, 1943.
- *Croix de Vénus*, nouvelles, Paris, Corrêa, 1943.
- *Hospitalité*, théâtre, Fribourg, éd. Librairie de l'Université, 1943.
- *L'homme nocturne*, nouvelle, Lausanne, La Guilde du livre, 1943.
- *Une voix d'or*, nouvelle, Fribourg, éd. Librairie de l'Université, 1944.
- *Héloïse*, roman, Paris, Corrêa, 1945.
- *La matriochka*, roman, Paris, Corrêa, 1945.
- *Mères t.1 : Mes biens-aimés*, roman, Paris, Corrêa, 1946.
- *Mères t.2 : Nicole Arnaud*, roman, Corrêa, Paris, 1948.
- *Heureux ceux qui rêvent*, nouvelle, Bourges, éd. Boin, 1948.
- *Mères t.3 : Vertu du désordre*, roman, Paris, Corrêa, 1949.
- *Beauté des laides*, roman, Paris, Corrêa, 1951.
- *Folies douces*, nouvelles, Paris, Corrêa, 1952.
- *L'homme et les hommes*, essai, Paris, Corrêa, 1953.
- *Patrimoine*, essai, Bruxelles, Labor, 1953.
- *Roman*, (papier d'un romancier), essai, Paris, Grasset, 1954.
- *Lettres à mes contitoyens*, essai, Bruxelles, Fondation Charles Plisnier, 1962.

Dans cette liste, il n'est tenu compte que de la première édition de chaque ouvrage.

À consulter :

- Paul BAY, *Charles Plisnier, l'homme et l'œuvre*, Charleroi, éd. Guillaume, 1952.
- Charles BERTIN, *Les meilleures pages de Charles Plisnier*, Introduction de Charles BERTIN, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1964.
- Roger BODART, *Charles Plisnier*, Paris, éd. Universitaires (classiques du XXe siècle), 1954.

- Roger BODART, *Le roman d'une vie*, préface à la nouvelle de Charles Plisnier : *Nuits d'Égypte (L'homme nocturne)*, Anvers-Bruxelles, éd. Le monde du livre, 1960.
- Jean ROUSSEL, *L'itinéraire spirituel de Charles Plisnier*, in *Les écrivains dans le siècle*, Paris, éd. Didier, 1946.
- Jean ROUSSEL, *À la poursuite de Dieu, Charles Plisnier*, Bruxelles, éd. Foyer Notre-Dame, coll. Les convertis du XXe siècle, 1956.
- Jean ROUSSEL, *La vie et l'œuvre ferventes de Charles Plisnier*, Rodez, éd. Subervie, 1957.
- Roger FOULON, *Charles Plisnier*, Institut Jules Destrée, coll. Figures de Wallonie, 1971.
- Charles BERTIN, *Charles Plisnier, une œuvre et une vie à la pointe du siècle*, Talus d'Approche, 1996.

Texte et analyse

*Sur le corps de sa mère, on célébrait l'Office
des morts. L'église avait, sur le vent de l'hiver,
refermé ses vantaux opaques. Et ce fils
attendait, le chef nu, sur le parvis désert.*

*Alangui par la nef, à travers les ais lâches
et grelottants, l'orage noir du Kyrie
venait, comme une vague expirer à ses pieds.
«Voici la mort. Voici l'église et mon village.*

5

*«Je suis venu de là. Là, je fus baptisé.
Là, j'ai joué, grandi. Là, j'ai reçu l'hostie.
Là, celle que voici à mon amour ôtée,
m'offrit un jour le viatique et le baiser.*

10

*«Je partis. Je connus. Rauque savoir, – orgie
d'ombre et de songe. Itinéraire sans chemins.
Victoires sans défi. Sésames sans magie.
Rêve à peine saisi qu'il flétrit dans la main.*

15

*«Je partis. Je reviens. L'ange a repris ma mère.
Un instant et ce corps dont mon cœur a battu
ne fera même plus au soleil de la terre
l'ombre que fait encor le rameau abattu.*

20

*«Cet instant de sursis, cette trêve de grâce
avant l'appareillage et le déchirement,
quel charme me défend de m'en saisir, vorace?
Quel sort, quel maléfice ou quel commandement?*

«Mais tandis que ceux-là, ces étrangers, respirent, 25
Mère, un moment encor près de ton corps couché,
je reste sur le seuil à ma dalle attaché,
comme au sang qui le saoule est collé le vampire.

«Non. Je n'irai pas voir sur ton corps innocent. 30
agiter ces amens, ces encens et ces cloches, –
ces signes contre quoi se soulève le sang
du Christ! Je n'irai pas mêler à ces débauches

«barbares, ce vivant que le Christ a sacré!
Qu'ils tremblent pour ton âme immortelle, qu'ils entrent 35
en transes sous les coups de leur Dies irae!
Ton fils est sur le seuil accablé d'espérance...»

À cet homme qui fut mon père, Dieu vivant,
pardonnez-vous? Maman disait : «Il lui pardonne.»
Maman disait : «Mon fils, le Christ pardonne à l'homme 40
qui reste, le chef nu, dans l'hiver et le vent.»

La forme :

Plisnier a d'abord été profondément marqué par le surréalisme. Albert Ayguesparse, qui fut son ami, le rappelle dans l'introduction à l'**Œuvre poétique** de l'auteur de **Mariages... J'ose avancer**, écrit le présentateur, que la véritable naissance de Charles Plisnier à la poésie, date de l'époque où le surréalisme dévaste les règles traditionnelles de la littérature en réinventant le génie poétique au lendemain de la première guerre mondiale. La place accordée à l'intuition, à la recherche d'un langage magique, son mépris des vieilles conventions poétiques, sa démarche révolutionnaire, en un mot, tout, dans le surréalisme devait conquérir Charles Plisnier.

Le poème proposé, extrait du dernier recueil publié par Plisnier (*Ave Genitrix*, 1943), utilise pourtant une forme classique qui n'a pratiquement pas été employée par le poète dans ses œuvres antérieures, sauf dans *Sacre*, datant de 1938. Le poème, comme la totalité du recueil d'ailleurs est curieusement quasi orthodoxe dans sa forme.

Il se compose de dix quatrains d'alexandrins. Si on examine chaque vers, on constate que leur métrique est parfaite. Beaucoup sont constitués de deux hémistiches que marque une césure. D'autres sont cependant écrits plus librement, par exemple, le troisième vers ou le e muet d'opaques constitue notamment une espèce d'hiatus où la syllabe finale joue son rôle pour l'obtention de douze pieds. À noter aussi la licence orthographique dans les 20^e et 26^e vers où encor s'écrit sans e.

Charles Plisnier respecte au mieux les rimes. Cependant, il mélange leur alternance, bien que la plupart soient croisées, sauf dans le deuxième et dans le dernier quatrain où elles sont embrassées. Néanmoins, pour ces rimes, le poète se contente souvent de couples assez lâches, allant même jusqu'à l'assonance (office et fils, lâches et village, Kyrie et pieds, grâce et vorace, cloches et débauches, entrent et espérance, pardonne et homme). Malgré son classicisme, Plisnier emploie aussi régulièrement l'enjambement, ce qui a pour effet de conférer au poème un certain aspect de prose accentué encore par l'usage des minuscules du début de beaucoup de vers. Cela s'explique par le fait qu'à cette époque, l'écrivain est essentiellement engagé dans la rédaction de romans.

D'autre part, la présence de guillemets ouvrants (au vers 8, répétés au début des strophes suivantes) et de guillemets fermants (au vers 36) laisse supposer qu'il s'agit d'une conversation ou d'une confidence. D'autres guillemets, à la dernière strophe, marquent, eux, un discours direct.

Le fond :

Ce poème résume parfaitement le cheminement spirituel de Charles Plisnier. À l'issue de la guerre 14-18, le poète a 22 ans. Dans *Faux-*

passports, il a décrit lucidement les tourments que connaissent alors beaucoup de jeunes : *Il y avait ceux qui sortaient de l'abattoir et criaient, convaincus par l'horreur de leur vision, que le monde devait périr qui permettait de tels crimes; ceux qui, lisant Marx, y trouvaient une explication complète des Sociétés et de l'Histoire et, grisés de voir clair quand tous allaient dans les ténèbres, y soumettaient entièrement leur esprit; ceux qui, épouvantés par le désordre, cherchaient, pour peu qu'il le fallût, jusque chez l'ennemi de leur classe, une autorité, une paix dure ceux qui, dans une exaltation poétique, chérissaient secrètement ce trouble où l'on vivait deux fois; ceux qui appelaient une nouvelle foi plus terrestre et tremblaient tout entiers, rien que de dire : Moscou, Soviet, Internationale.*

À ce moment, Plisnier adhère à cette internationale communiste. C'est l'abandon, croit-on, de la foi chrétienne dans laquelle sa mère, Marie Bastien, croyante, mais non pratiquante, a tenté de l'engager lorsqu'il était enfant, alors que son père, un esprit voltairien, est un militant du socialisme en Hainaut. Ballotté de la sorte, le jeune Plisnier trouve d'abord sa vérité dans les théories ayant conduit, en Russie, à la Révolution d'octobre 1917 (*Ce qui n'est pas Révolution s'appelle mort. L'Éternel s'appelle Révolution*), écrit-il dans **Sel de la terre**, publié en 1936. Il s'engage totalement dans cette voie. Il l'avoue : *Neuf ans pendant lesquels je ne fus rien d'autre qu'un communiste, un révolutionnaire, un militant. Neuf ans pendant lesquels, armé de cette grâce que peut conférer aussi une foi terrestre, je tins en mépris toute activité qui ne fût un combat.*

Mais, en 1928, pour s'être rangé aux côtés de Trotsky, Plisnier est exclu de l'Internationale. Dès lors, comme l'écrit Charles Bertin, son neveu, *ayant aussi peu de considération pour les idées reçues que pour les gens en place, haïssant la compromission autant que le mensonge, mal à l'aise dans les habitudes mentales chères à la plupart des hommes, il appartient à la race de ceux qui cherchent en gémissant et restent, jusqu'au bout, fidèles à leurs seules vérités intérieures.*

Cette recherche incessante va le rapprocher lentement du Dieu de sa mère. Dans un recueil, *Prière aux mains coupées*, 1930, on trouve déjà ce vers : *J'ai blasphémé Jésus, mais je prie en secret.* » Mais *ce Dieu dont je me réclame, avouera Plisnier, ce n'est pas cette idole peinte qu'on vénère des lèvres dans les églises; c'est le verbe incarné qui a redonné le monde aux hommes, en exigeant d'eux tout l'amour.*

Ce cheminement d'un écorché vif, on le retrouve dans le poème choisi. Plisnier le compose en revoyant les funérailles de sa mère décédée en 1924 (il avait alors 28 ans). Les sept premiers vers mettent en scène le poète. Ils semblent écrits par un observateur extérieur. On est en hiver. Le cercueil de la morte a été entré dans l'église. On a refermé la porte. Mais le fils, incroyant, ne veut pas participer à la cérémonie funèbre. Il reste seul, sur le parvis. Il entend néanmoins le prêtre qui sonne le Kyrie.

Ce décor planté, l'homme figé dans sa douleur se met à penser. Des tas de souvenirs lui reviennent. Ils sont exprimés sobrement... Son village natal (Ghlin), son enfance, même les rites auxquels sa mère le mêla. La quatrième strophe évoque le cheminement de Plisnier, son itinéraire de militant, ses rêves vite détruits (flétris), ses incessantes recherches. La mort ne rend-elle pas tout cela absurde? Le décès de sa mère semble le prouver puisque con corps sans vie ne laissera même plus une ombre sur la terre. Alors, ce déchirement, pourquoi ne pas en faire l'instrument du salut? Pourquoi résister à cet appel posthume? Plisnier se sait avide, même davantage (vorace, dit-il). La mère, toute proche, devrait donc jouer son rôle d'intercesseur privilégié. Dès lors, le poète s'adresse directement à elle. Il semble se reprocher de ne pas l'avoir accompagnée dans l'église (mais il est incapable de se détacher de tout son passé, il reste attaché à la dalle du seuil – et il ose une comparaison très forte – *comme un vampire collé au sang qui le saoule*. Puis, il se rebiffe. Non, le Christ n'a pas voulu ces simagrées. Plisnier les cite : *ces amens, ces encens, ces cloches, ces signes, ces débauches barbares*. Le Christ (ce Dieu vivant évoqué au vers 37) a sacré autre chose : la vie. Alors, Plisnier avoue qu'au-delà de ces rites, il est quand même *accablé d'espérance*.

La dernière strophe redevient évocation. Plisnier se souvient des conceptions philosophiques qui opposaient son père à sa mère. Il pense à ce que lui disait sa mère de ce père agnostique : *Le Christ pardonne*. Donc, lui, Plisnier, demeuré sur le seuil glacé sera également absous, malgré son cheminement.

Ce poème, on l'a dit, est extrait d'*Ave Genitrix* (Je te salue, mère) et répond à l'Ave Maria des chrétiens. Pour Plisnier, ce visage maternel est un peu comme un talisman qui le protège et lui découvre une voie longtemps cherchée. Charles Bertin a bien souligné ce rôle quand il écrit : *À l'horizon de sa vie, le poète voit se lever la figure lumineuse de sa mère : visage sacré, usé par les ans, mais éclairé par une sorte de douleur consumée. Elle est là, au bout de son chemin, présente et fidèle, comme elle le fut dès l'origine. Elle retrouve dans l'homme blessé par la vie, l'enfant dont elle berçait la fièvre. Et elle lui ouvre les bras.*

Tout le recueil où figure ce poème est le cadastre de cette lutte incessante que livrera Plisnier toute sa vie, lutte où finit par triompher la mère qui, en définitive, est le symbole de l'espérance.

Choix de textes

Don du jour

À midi le soleil déchire tes rideaux, ton sommeil. Il y a un bruit de vie universelle, de douche, de fleur. Tout ce qui est précieux recommence à trouver chaque seconde, les bielles, les pistons, les topazes, les folies du sage. Tout.

Ta sandale est électrique. Le jet d'eau fait aux épaules, au creux du dos, le bien d'un rêve, d'une décision. On retrouve dans la poche chauffée de soleil la lettre chiffonnée où fut tracée, au bord d'une thèière et des musiques, l'algèbre des passantes aux yeux égyptiens. Les douces torpédos caressent l'échine des avenues, soufflent leur haleine de pétrole et de voyage. Les rhododendrons s'éteignent. Les lampes fleurissent. Les cours de la Bourse ont un dernier sursaut sur les beaux tableaux des Banques. Les foules se dégagent, s'évadent au fond des métros, de la terre, du rêve, pleins d'ampoules faibles, de doigts fanés, d'ascensions.

Tu manges un beefsteak américain devant un journal volumineux qui sent l'encre, les courses, les révolutions, les voyages et les beaux assassinats. Ton âme est un planisphère. Le jazz-band souffle par-dessus comme une tempête jaune. Théâtre : microscope. La seconde nuit descend avec le rideau de fer. C'est l'heure où les femmes qui passent au long des façades et des lauriers en pot et des vestibules du vertige luisent par en dedans comme des poupées électriques, comme les poulpes des eaux profondes. Les tapis en fleurs sont étendus sur le monde. Les talons jouent au domino. L'idée tourne en équilibre sur une aiguille électrisée. Les abîmes emplissent les hommes pleins d'alcools et de lumières. On commence à s'éveiller, à s'endormir. Bois du café. Lave tes dents pleines de soir. Écris deux télégrammes. Fais un poème avec les arabesques de

Charles PLISNIER - 20

*l'automne, la main coupée du nègre hawaïen, toutes les portes ouvertes
qui continuent sans cesse à battre, sans cesse à battre comme des yeux.*

(Fertilité du désert, 1933).

*Il y a aussi à Genève dans une chambre pauvre et petite
un certain Wladimir Iliitch Oulianof qui se fait appeler
Lénine*

*C'est un homme épais et court Son costume ne vient pas
du meilleur faiseur
Il rit souvent mais on doute s'il a quelque chose comme
un cœur*

*Le matin il vient et va doucement dans sa chambre
fait du thé lit des lettres et ne lève pas la tête si quelqu'un
entre*

*Des poètes croient qu'il s'est mis ici pour imiter Charles
Quint dans son cercueil
mais le monde est un ruban morse qui se déroule sous
son œil
Il condamne sa porte aux marchands aux rêveurs et aux
anges
Il écoute Ce qu'il fait est de silence et d'encre*

*Ainsi il classe des notes des rapports et des coupures
de journaux
et chaque semaine envoie des messages aux quatre points
cardinaux*

*Quelques-uns en Europe savent qu'il existe Aussi en Russie
et plusieurs disent qu'il est une sorte de mauvais Messie*

*Chaque gramme de sang qu'on arrache aux hommes il
l'a pesé*

*Si quelque vieux ferment s'éveille dans une âme il le sait
Il trace de beaux graphiques où l'on voit la courbe des
marchandises
le rythme de la naissance humaine et le taux des sacrifices*

*Ces lettres qu'il écrit d'un doigt pesant et mal
des hommes en brûlant les reçoivent à Petrograd et dans
l'Oural*

*Ainsi vit-il Un jour il tire un chronomètre de sa poche
et rit Il boit son thé Il dit Les temps approchent*

(*Déluge*, 1933).

Un Jacques

*Seigneur je vous donne cette Europe en perdition
qui enseigna ses enfants à casser les rayons d'étoiles*

*cette Europe où jamais vous ne vîntes consommer votre
passion
mais qui à mal à chacun de ses fils à chacune de ses
maisons*

*Je vous donne Seigneur ces champs d'ici qui sont coupés
par petits morceaux
parce que l'homme a trop regardé ses deux mains de
jalousie*

Charles PLISNIER - 22

*Seigneur je vous donne ces bassins carrés où les cent
mille vaisseaux
refroidis sont sur les eaux plus tremblants que des oiseaux*

*Je vous donne Seigneur tout l'héritage que nous avons reçu
ces nations et les deux Testaments les quatre saisons et
Shakespeare*

*Faites ce que vous voudrez de nous pauvres qui n'avons
pas su
ces biens qui nous étaient laissés vivre dessus*

* *

Un Pierre

*Rien ne meurt
Bah
Demande son avis à ma jambe si tu la retrouves
dans la machine à faire des clous
où je l'ai laissée en Trente et un le douze août
Rien ne meurt
Demande ça à la terre
Rien ne meurt
Demande ça à la rivière Ohio qui cotait soixante mille
au temps de monsieur Dieu et de Rothschild
Demande ça aux puits du Borinage
aux veines de charbon brûlé qui ne valent même plus
un pic même plus un cadavre
Demande ça aux révolutions
Elles t'attendent dans les musées
avec leurs belles collections
d'autographes et de sang caillé
Moi je n'en mets plus*

*J'en ai trop vu
Rien ne meurt dis-tu
Tue*

(Sel de la terre)

*Europe pleine de Capitales,
vous serez dans les légendes le beau monstre polycéphale.*

*Alors, sur toutes vos routes fatiguées par les charrois
de la guerre et de la paix,
sur vos réseaux ferrés qui ressembleront à des nerfs coupés,*

*sur vos mines évidées qu'emplira l'eau, sur vos grues
qui rappelleront ces potences à pendus qu'on voyait jadis
parfois dans les rues,*

*sur vos hauts fourneaux rouillés que dévoreront les lichens,
sur vos transatlantiques remisés qui remueront encor leurs
chaînes,*

*flottera le souvenir triste et chaud, tremblant et très
matériel,
d'où quelque enfant d'Asie, un jour, composera l'Iliade
industrielle.*

*Europe, Europe pleine d'aventures, vieille matrice toujours
enceinte,
Europe où pas une terre, au long des temps, qui ne
soit devenue un peu sainte;*

*Europe d'où jaillit le froment de la haine et le ferment
du pardon,
et la Foi, antidote de la mort, et la Doctrine, sel des
révolutions ;*

*Europe pleine de chants, celui, déchiré, des bateaux et
celui, triomphant, des rives,
celui des pierres et celui des poumons, celui de l'au-delà
et celui des rotatives ;*

*Europe pleine de foules confuses et qui se cherchent à
travers l'amour ;
Europe pleine de génie ; Europe, pleine de détours ;*

*Europe pleine de moteurs et de crucifix, de tourments
et de veilleuses.
Europe pleine de mains entrelacées et de mitrailleuses !*

*Europe malgré tout, où mon rêve s'exile.
Europe, mon premier et mon dernier asile.*

(extraits de *Périple*)

Cette page est extraite de *Figures détruites* (2^e édition, Corrêa, 1945).
La nouvelle qu'elle introduit est titrée : *Bonheur de rien*. En 1932, les
éditions Labor avaient déjà publié *Figures détruites*. *Bonheur de rien*
s'appelait *Lucile*. Plisnier y évoque la ville de M. (Mons).

*Irma Joiron, inculpée d'infanticide, se trouvait détenue préventi-
vement dans la prison de M... Pourquoi m'avait-elle, de préférence à tout
autre, confié le soin de sa défense ? J'ai cherché vainement à le savoir.
Il y avait à M... plusieurs avocats dont l'habileté aux Assises était connue
de tous ; j'exerçais mon métier à quinze lieues de là ; à peine si j'achevais*

mon stage : on ne pouvait avoir vanté un talent que je ne possédais point. Souvent, dans ce parler obscur où j'interrogeais ma cliente, j'essayai de saisir sur sa face glacée quelque trait, quelque accent qui réveillât en moi un souvenir, une correspondance. Intuitions fugaces aussitôt effacées. Certainement, je n'avais jamais vu la fille Joiron.

À la vérité, bien que ce fût une des premières causes d'Assises que j'eus à plaider, elle ne me passionnait pas. Tout y était banal, vulgaire. L'histoire d'amour. L'abandon. Jusqu'aux aveux tardifs. Déjà j'entendais la procession des témoins qui loueraient le courage de l'accusée et déploreraient son malheur; le réquisitoire où le Ministère public lui accorderait gracieusement des circonstances atténuantes que j'aurais à demander; ma plaidoirie, cauchemar où je me trouverais partagé entre l'horreur des mots de troisième acte et le devoir d'être ridicule pour sauver quelqu'un. La partie que j'avais acceptée était d'avance jouée et perdue.

L'empressement que j'avais mis à me charger de cette âme ne fut pas, d'abord, sans me surprendre. Ces visites à la prison de M... me causaient un plaisir que je jugeais excessif. La fille n'était point belle et n'avait aucun charme. Je compris assez vite que c'était la ville que j'aimais.

J'y ai vécu toute mon adolescence. Elle gardait mes meilleurs souvenirs. Devant la gare, je trouvais cette place immense et déserte où j'allais enfant, voir monter les jets d'eau. Je suivais cette ceinture de hauts arbres qui est, je l'ai su après, une des choses les plus ravissantes du monde : j'y retrouvais la trace d'anciens rêves. Jusqu'à cette prison construite comme un manoir au bord d'un parc fort beau : j'avais un sentiment de chagrin exquis en sonnait à cette grille dont jadis, quand je ne pouvais supporter la douleur du monde, je me détournais.

Dans les paroles d'Irma, que je me trouvais à l'aise! Celle-ci n'avait pas dû parcourir l'Europe pour trouver des fantômes. Cette ville, toute sa vie y tenait captive. Et sans le savoir, tout entière, elle la portait dans son cœur. Non point, sans doute, exactement celle que je croyais connaître, car à vrai dire, elle l'avait vue d'un autre côté. Mais justement, j'étais délicieusement frappé par cette représentation qu'elle m'en donnait : sorte d'image d'Épinal, où toutes les couleurs sont fondamentales, tous les hommes bons ou méchants, riches ou pauvres.

Cette ville de Mons, Charles Plisnier l'évoquera souvent dans d'autres œuvres, notamment dans *Une voix d'or* (éd. de la L.U.F., Fribourg). *Une voix d'or* figure aussi dans *Figures détruites* (2e éd.).

... Voici la rue où était notre maison... Il me suffit de fermer les yeux si je les rouvre, je retrouve le trottoir de pierres bleues d'où je partais en courant vers l'école. Voici les boulevards qui forment, autour des hauts quartiers, un quadruple anneau de feuillages ; il fallait une heure pour en faire le tour, juste la longueur d'un rêve : de ce périple enchanté, il m'arrivait de rentrer roi. Voici trapue et grise, au centre de trois places antiques, la collégiale dont on me disait qu'elle avait possédé le plus beau doxal d'Occident : et j'y entrais, dans une odeur de cierges éteints et d'eau bénite, cherchant le fantôme de cette merveille. Voici le jardin public, classique avec son eau verte et ses saules ; le banc où je venais m'asseoir certains étés : je fermais ma grammaire latine, je prenais Clarisse Harlowe, mais soudain je souffrais avec délices, parce qu'un couple passait tout bas. Voici le beffroi posé comme une quille géante sur la colline fortifiée, avec son cadran rouge et or ; de toutes les rues on le voit ; pas la plus petite feuille du plus petit jardin qui n'ait tremblé au vent de ses carillons : et si, la nuit, je ne pouvais trouver le sommeil, ivre de langueur et de solitude, je m'asseyais à ma fenêtre, attendant qu'il chantât. Voici les rues désertes où il y a des portes à heurtoir et des mascarons dessus et je savais qu'à cet étage, un garçon de vingt ans s'était tué par désespoir d'amour ; les rues marchandes où les gens vont et se saluent quand s'allument les lumières des étalages et j'en connaissais beaucoup par leur nom. Voici le collège où je traduisais Esope, où j'apprenais le pont aux ânes ; et la librairie où je regardais les livres.

Extrait de *Mariages*, voici le récit des derniers jours de Mme Chardin.

Quand, courbée sur son lit, soutenue par l'infirmière, par Marcelle, par M. Chardin, elle vomissait du sang et achevait dans ce spasme

d'épuiser les dernières forces de sa vie, elle offrait sa souffrance en expiation, pour elle, pour les autres.

Elle s'engageait aussi à mourir en priant, à cause de Bernard qui allait se trouver sans personne pour le ramener à Dieu.

Quand on sut qu'elle allait très mal, les visites devinrent plus fréquentes. Des amis entraient doucement dans la chambre, la regardaient longuement en disant les paroles les plus banales d'une voix excessivement douce. Elle les reconnaissait, ouvrait à demi les yeux, faisant : «Merci d'être encore venu me voir...». Mais Marcelle les emmenait tout de suite, pour éviter qu'on ne la fatiguât.

M. Fraigneux et Fabienne venaient aussi. Ils restaient plus longtemps. M. Fraigneux allait fumer sur le balcon. Fabienne lisait près de Marcelle. On parlait peu, seulement pour dire des choses utiles. Un jour, Fabienne disait : «J'ai rompu mes fiançailles avec Germain». Un autre : «Maxime Salembau travaille avec moi. Il m'initie aux affaires». Puis : «Maxime est vraiment très gentil». Puis : «Je crois que Maxime va me demander en mariage». Mme Chardin répondait : «Ah ! Me voilà contente, mon enfant. Depuis que ta mère est morte, tu as eu bien assez de malheur».

En juillet, Fabienne et son père partirent pour la mer. Mme Chardin voulait que Marcelle les accompagnât : elle devait prendre un peu de repos, se remettre de cette affreuse vie près d'une malade. Mais Marcelle refusa.

Ce furent de tristes jours. Les jalousies demeuraient descendues derrière les fenêtres ouvertes. Sur le parquet la lumière venait de tracer des lignes horizontales. Le chant de la ville se glissait dans l'air chaud : des sons nus à faire mal. Marcelle s'était installée dans le petit salon contigu à la chambre. Par la porte ouverte, elle entendait sa mère gémir doucement, froisser les linges. De temps en temps elle entraît, voyait dans la pénombre cette face jaune, ces mains sans chair crispées au bord des draps.

Le 2 septembre, Fabienne revint de la mer. Mais à Marcelle sa vie semblait s'être éloignée, se poursuivre dans un autre monde, où les gestes, les mots perdaient leur sens le plus évident. Maxime Salembau

la demandait en mariage; elle se fiançait à cet inconnu. Ces deux étrangers se préparaient à faire ensemble un voyage qui ne devait point finir. Plus tard, elle penserait à cela, à loisir. Plus tard. Quand?

Le 16 septembre, M. Chardin entra dans sa chambre. Il avait les paupières rouges, des plaques rouges aux pommettes. Il dit que c'était l'heure de faire venir le prêtre. Alors, derrière cette porte qui, pour la première fois se refermait vraiment sur elle, sous les paroles surhumaines et la douce incantation, sa mère commença à prendre le large pour des régions où nul ne la suivrait plus.

Longtemps un parfum d'encens flotta autour des choses. Marcelle s'évadait de cette consolation. Elle fuyait de chambre en chambre. Elle pleurait contre le marbre des cheminées, le dossier des chaises. Mais la malade semblait redevenue tout heureuse.

Le 20 septembre au soir, Mme Chardin entra dans le coma.

Cela dura trois jours. On vint la visiter sur la pointe des pieds. M. Fraigneux, la voyant décidément perdue, reçut au cœur le souvenir d'une douleur mal guérie et sortit, pâle et comme s'il pleurait. Fabienne questionna l'infirmière, la pria tout bas de la faire avertir aussitôt qu'arriverait le malheur. M. Chardin ne quittait plus la chambre. Il semblait qu'il eût attendu longtemps cette heure-ci, qu'il se trouvât prêt à l'affronter. Il s'était assis dans le fauteuil où naguère, au commencement de l'été, Thérèse reposait encore. Il écoutait ce souffle incertain, sonore et rauque, dernier signe de vie d'un corps dont l'âme déjà se déprenait. Il regardait ce lit où la figure de cire venait de s'échouer pour toujours.

Voici un extrait de **Faux passeports**. L'ouvrage comprend cinq nouvelles dont **Ditka**. Les lignes qui suivent en sont tirées. Multi y conte son histoire de révolutionnaire...

Un matin, comme quelqu'un qui soudain se détend. Multi me dit son histoire. La pluie descendait lentement le long des vitres, changeant en

fantômes l'image des passants. Dans le café vide encore, les garçons achevaient de ranger les tables. Le thé fumait. Multi livrait son haut visage exsangue, levant rarement vers moi ses yeux noirs et pâles.

— Camarades, faut-il vous le dire? Multi n'est pas mon nom. Mon nom est sonore et gênant. Il rappelle un morceau de l'Europe qui n'est pas en paix avec lui-même et fait lever, pour peu qu'on ait d'imagination, des images de tempes trouées, de charges de cavalerie, de pendaisons.

Enfin, appelez-moi Multi...

Mon père est quelque chose là-bas, mettons dans l'armée, la police. Qu'il me croie mort, c'est encore ce qui lui laisse le plus de tranquillité.

J'avais naguère un goût vif pour l'aventure. Et il me plaisait de traîner par le monde. Ainsi, en 1915, je faisais un stage dans une banque de Singapour.

Mon pays se préparait à entrer en guerre. Voulant échapper à la police anglaise, je partis pour Batavia. C'est là que, chez un armateur, j'appris le hollandais. Cela devait, vous le voyez, me servir un jour.

C'est dans l'année dix-neuf que je revins dans mon pays. Les soldats rentraient, mal désarmés. On organisait les procès de haute trahison. C'était l'invasion du désordre. Il fallait réviser l'idée de patrie, l'idée de victoire. Mon père, qui avait misé sur la mauvaise carte, pensait à sauver sa tête. Je doute s'il s'aperçut de mon retour.

Je me fis instituteur dans un village près de Lom Palanka.

Il me faut une manière de courage pour aborder cette période de ma vie. Car elle fut à peu près glorieuse. Et que suis-je à côté de ces moments dépassés?

Vous me connaissez mal. Sans doute me tenez-vous pour quelqu'un de ces peintres sans couleurs, de ces poètes sans souffle, qu'on est assuré de trouver dans chaque endroit un peu photogénique, un peu cruel. Soit. Mais vous êtes-vous aperçu que, par surcroît, je suis excessivement lâche

Je ne saurais vous conter cette espèce de folie qui, tout un moment, m'éleva hors de moi-même. On eût dit d'un miracle. Je ne me l'explique pas encore aujourd'hui.

Pendant si longtemps, j'avais été privé de ma patrie. Je la retrouvais déchirée. D'un côté, l'Université et les brasseurs d'affaires, la petite finance soflote, les agents de l'étranger. De l'autre, les paysans exténués, avides, et ce vaste démagogue, Stambouliisky. Je pris la moins bonne part, celle qui m'obligeait à lutter contre les uns et les autres, avec quelques ouvriers brûlés qui publiaient des feuilles dans une cave.

Il y eut la journée du 9 juin 23. Une nouvelle dictature. La guerre civile se resserra sur nous.

Un extrait de *Meurtres*. Chaque année, la famille Annequin rend visite au cimetière de Dieulaine. Dominique Annequin, le père de Noël, d'Hervé, de Blaise et de Remy y est inhumé...

Le rite collectif commençait vers onze heures, devant le cimetière de Dieulaine.

Noël, qui venait de loin, arrivait le premier.

Descendu du train vingt minutes plus tôt, il avait refait à pied cette route familière à son enfance, au bout de laquelle était l'enclos des tombes.

Il ne croyait pas à la vertu de ces cérémonies et pensait que le culte des morts est dans le cœur. Mais il obéissait comme les autres. Irrité par les siens, leurs préjugés et leurs craintes, il ne savait si ce qui pressait son pas, c'était la colère ou le désir de les revoir. Il ne s'arrêtait que devant la grille, se voyant seul. Alors, il revenait sur ses pas ; il se mettait à aller et venir dans l'allée de tilleuls ; il reprenait doucement haleine, et le bruit de la cendre sous son pied faisait lever des souvenirs. Ainsi, sous les arbres, se pressaient des ombres tristes et ravissantes.

Sans qu'il s'en fût aperçu, Remy était là. Le petit cabriolet silencieux s'arrêtait près de la grille. Remy en descendait sans bruit, fermait soigneusement à clé la portière, rectifiait avec attention les plis de sa soutane et la main tendue, s'avancait vers son frère : « Il n'est pas onze heures ? » disait-il. Car deux frères qui se retrouvent ne pourraient sans gêne, s'ils ne parlaient, se regarder en face. Et que se dire ? Noël avait

aussi une peur panique du silence. Il répondait longuement, narrait en détail son voyage sans histoire, disait que les blés d'ici étaient plus beaux que les siens. Il épiait le cri du klakson qui annoncerait au loin l'arrivée des « autres » et sa délivrance.

Enfin, le rauque appel, du côté de Louveciennes. « Les voilà » disait l'un. L'autre répondait : « Ils ne se sont pas fait trop attendre ». On se rapprochait de la route. On avait encore le temps de se demander : « Est-ce Blaise ? Est-ce Hervé ? » D'ajouter : « Leurs voitures sont si pareilles ». Presque en même temps, au carrefour, les deux limousines paraissaient, laque noire, glace et argent. « Ils sont ensemble, comme l'an dernier... »

On devinait derrière le pare-brise, le glabre visage d'Hervé, l'étrange figure de Lola, toute peinte, et au fond, près de José, la grand-mère, dure et droite dans son manteau de drap noir. Le cœur de Noël battait fort, tout son visage riait, mais c'est Remy qui ouvrait la portière, qui aidait sa mère à descendre, qui, le premier, lui tendait ses joues.

Presque en même temps, l'autre voiture se rangeait au bord de l'allée. Et tous les Annequin vivants se trouvaient rassemblés autour de la mère veuve.

Synthèse

Entrer dans l'œuvre abondante de Charles Plisnier, c'est d'abord s'enfoncer en Plisnier lui-même. C'est toucher son âme, son esprit, c'est découvrir ses drames, ses phantasmes, ses monstres et ses espoirs. C'est l'entendre formuler mille et une questions, c'est surprendre, sous le frémissement d'une page, sa réalité fugace, le reflet de ce qu'il fut.

Car chaque livre de Plisnier est avant tout une confession, même quand *je est un autre*. Et, malgré ces passages du *je* au *on* – passages qui soulignent l'aspect cyclique de l'œuvre plisnérienne –, il est presque toujours possible de suivre l'écrivain à la trace. Sa poésie et ses romans ne cessent de sonder le temps perdu et le temps présent. Étudier ses livres permet de dresser une topologie précise de sa vie et de sa pensée.

Adolescent, il est tout entier déjà voué à l'écriture, tiraillé entre les philosophies différentes que lui proposent ses parents. Le surnaturel qu'alimente en lui sa mère – et qui finira par triompher – régit ses premières investigations. Son père, au contraire, lui parle des luttes politiques et des turbulences sociales de ce début du XX^e siècle... *Mon père*, écrit Plisnier dans *L'homme et les hommes*, *appartenait à cette génération d'idéalistes un peu naïfs et pathétiques qui voulaient enseigner le peuple. Il croyait à la vertu des universités populaires, des livres écrits simplement pour des intelligences frustes, avides de savoir.*

Après la grande boucherie de 14-18, Plisnier adhère au communisme, il est aux côtés des libertaires. Il affine son sens de l'action. Il veut refaire le monde. D'abord jeter à bas les fondements même du système ayant conduit à la catastrophe, puis remodeler un autre ordre. Tout cela pour la libération de l'Homme. Un geste qui relève plutôt de l'éthique que de la politique.

Au début de son engagement, Plisnier écrit beaucoup. La poésie dont il use alors est ambivalente. Sa voix hachée scande sur un rythme syncopé la mélodie des hommes d'un siècle en transe ou bien s'épanouit en larges versets rimés disant la douceur des paradis perdus et leur résurgence dans

la modernité de la vie. Peu à peu, uniquement requis par l'action (*penser, c'est agir Mesures de notre temps*) Plisnier abandonne la plume. Il court l'Europe, de congrès en congrès. Il passe les frontières, devient agitateur. Il vit le temps des faux passeports. Ses dieux d'alors sont Lénine et Trotsky. Mais un grain de sable tombe tout à coup dans ces engrenages. Exclu de l'Internationale communiste, cela lui dessille les yeux. *Pour la première fois, écrit-il, je mesurais pleinement qu'entre le comportement de l'animal et celui de l'homme, il n'y avait pas, comme le prétendaient les tenants de la pure philosophie scientifique, plus ou moins dérivée de Lamarck et de Darwin, et comme je l'avais hâtivement et ingénument cru, des différences mesurables en degrés à l'échelle de l'évolution phylogénique, mais un abîme; celui qui sépare l'objet de l'être, le fonctionnement mécanique de la liberté...*

Cette liberté de l'homme, Plisnier, qui se remet alors à écrire, ne va plus cesser de la chercher et de la proclamer. Les recueils de cette époque forment un fleuve verbal impétueux qui charrie des flots d'images et de rêves. Liberté de crier, de chanter, de prier. Bonheur d'approcher enfin de son âme dans une espèce de délire qui doit beaucoup au surréalisme mais qui, parfois, annonce le retour vers d'autres horizons :

*J'exècre le lion mais j'ai tué la biche
J'ai blasphémé Jésus mais je prie en secret
J'ai supplié l'amour mais j'écarte le trait
Je célèbre le los du pauvre et je suis riche...*

Dans ces années-pivots, Plisnier, avocat, plaide beaucoup, mais la littérature prend de plus en plus de place dans sa vie. Chaque mardi, dans son appartement de la place Morichar à Saint-Gilles, il reçoit ses amis, des êtres brûlants comme lui. Les poèmes, les essais, les nouvelles qu'il écrit à l'époque sont des pierres incandescentes qu'il lance vers son ciel tourmenté. Bretteur jamais en repos, il pourfend la facilité, honnit le tiède, crache sur le gentil, le sage. Pour lui, la poésie est un geyser; la nouvelle, une façon inédite d'appréhender les vérités cachées; l'essai, un document lui permettant d'opter, donc de combattre.

Cependant, son éthique a évolué. Plisnier qui voulait, jusqu'ici, assurer le triomphe du social par le triomphe de l'action, la modifie

totalemment. Du collectif, le voici revenu vers le particulier, vers l'homme et ses passions, son sang, ses instincts, son cœur. Qu'importent la philosophie, la logique, la spéculation ! Une vérité plus celée gît au fond de chaque être. C'est de l'homme qu'il faut partir pour dégager une « observation d'ensemble du monde », de ce diagnostic qu'il faut redescendre pour se mieux comprendre... *Je tiens qu'il incombe à chacun de penser à l'univers, à la société; de prendre conscience de la situation des hommes dans son temps pour y rapporter la sienne*, écrit-il alors.

Quelques recueils encore dans lesquels le poète s'interroge et interroge le monde, l'Europe, les hommes.

Dès lors, il abandonne peu à peu la poésie pour la prose. Des nouvelles d'abord (*Figures détruites, Faux-passeports*) et, bientôt, de grandes fresques romanesques. Plisnier a expliqué cet attrait pour le genre qu'il va alors pratiquer : *Je ne puis cacher que je place le roman au-dessus de tous les genres littéraires. Le domaine qu'il se donne est aussi grand que celui du plus grand théâtre, ou plutôt, il est le même : l'homme tout entier, dans toutes ses puissances, au milieu de l'univers ; mais il le peut explorer à la fois sur trois ou quatre plans : celui du social, celui de la vie consciente, celui de l'instinct ; il peut l'aborder selon le rythme même de la destinée qui est continuité et durée ; il peut aller en lui aussi profond que le permet le génie du créateur ; il peut restituer les visions qu'il rapporte de ces plongées, dans toute leur ampleur, dans tout leur climat...*

Naissent ainsi les œuvres majeures qui vont valoir à Charles Plisnier la consécration et la renommée. Des romans dont le titre commencent tous par la lettre M (*Mariages, Meurtres, Mères*). Mais, à travers eux, il reste fidèle encore à lui-même... *Pour Charles Plisnier, la seule source d'inspiration valable, c'est l'homme*, note Charles Bertin... *Il n'existe qu'un seul sujet de peinture et de méditation qui mérite de retenir l'attention du romancier : ce sujet, infime, immense, éternel, c'est la créature humaine aux prises avec ses grandes passions élémentaires, ses péchés, ses tentations, les appétits de son corps, les aspirations de son esprit... une seule chose importe, c'est l'âme des hommes.*

Cet homme, Plisnier continue à le servir aussi par la politique (il sera le promoteur et l'ardent défenseur de l'idée fédérale en Belgique).

La mission du romancier, avoue Plisnier dans **Roman** est non point de conter une histoire; non point de peindre des mœurs; non point d'analyser des caractères, mais de mettre à nu ce fond de l'homme, cette boue et cette sainteté qui est le fond de l'homme; de donner le sentiment d'une souffrance fraternelle; de poser des problèmes d'âme et de forcer l'être à s'interroger sur soi-même.

C'est pourquoi toute l'œuvre romanesque de Charles Plisnier s'articule, comme il le dit dans **Dieu le prit**, autour des groupes, familles, clans et tribus : leurs traditions et leurs mythes, leurs appétits et leurs chefs, leurs membres agissants et leurs comparses, leur poids morts et leurs réfractaires, autour de l'hypnotisme des grands appels : honneurs, argent, puissance.

On retrouve ces thèmes aussi bien dans ses vastes fresques (**Mariages, Meurtres, Mères**) que dans des œuvres plus courtes (**La Matriochka, Héloïse**). Dans **Mariages**, des destinées de femmes (Fabienne, Marcelle, Christa) se développent parallèlement, s'entrecroisent et finissent par couronner la victoire du véritable amour face aux unions qui obéissent uniquement à l'ordre bourgeois. **Meurtres** est l'histoire (en cinq volumes) de Noël Annequin, un des frères d'une tribu bourgeoise, qui s'est insurgé contre une loi non humaine de souffrance injuste en supprimant d'un coup de fusil sa femme torturée par le cancer et qui enfreindra la convention des mœurs en aimant la fille de son frère avant de terminer sa vie chez les Trappistes.

Le thème principal de **Mères** (trois volumes) est le drame de la femme déchirée entre deux vocations : celle d'amoureuse, celle de donnesse de vie. Dans cette œuvre, l'ordre finit par naître du désordre.

Chaque fois, Plisnier stigmatise les passions destructrices de l'homme, son insatiable besoin de posséder, de briller dans le monde. Il décrit les dynasties bourgeoises au sein desquelles vient s'insérer parfois un agent destabilisateur. Le récit de ces ascensions, de ces perturbations constitue l'essentiel des romans de Plisnier. En cela, il se range dans la

lignée des naturalistes (sans aucun populisme) annoncée par Balzac et Dostoïevski. Cependant, s'il décrit les drames, c'est surtout avec l'intention de susciter de la part du lecteur une exploration dans les profondeurs de lui-même. *Ce que je veux, écrit Plisnier, c'est que le romancier en allant mettre au jour au fond des âmes les instincts méconnus, les vellétés bridées par la raison, compose de ces êtres qui, frères des vivants et faits à leur image, nous amènent à reconnaître nos propres vérités, à mesurer nos propres drames et nous contraignent à un examen de conscience permanent.*

Mais sa santé s'altère. Voyages, écrits, conférences, discours, précipitent ce long travail de sape. Il meurt le 17 juillet 1952.

Ainsi disparaît l'un des écrivains majeurs de la littérature française de Belgique.

Roger FOULON